



Elle n'est plus ici, répondit un homme à la voix rude.—Page 163, col. 3

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Pendant deux jours, elle erra aux alentours de la prison ; mais elle ne tarda pas à comprendre que cette place se trouvait activement surveillée. La rencontre qu'elle y fit de Robert, rencontre qui pouvait amener pour elle non moins de trouble que de dangers, la dissuada de s'établir aux environs de Saint-Lazare.

Elle se croyait obligée de laisser la place libre à la mère, qui cherchait à voir son fils à travers les barreaux de la fenêtre donnant sur la rue de Paradis.

Cependant Mme de Civray se trouvait impuissante à sauver Henri. Elle possédait de l'or, des diamants, et loin de s'en servir, elle devait les cacher, car ils eussent constitué un danger, tandis que Jeanne, vivant de son travail, n'inspirerait de défiance à personne.

Elle fuyait les abords de Saint-Lazare, poursuivie par le regard accusateur de Cécile, quand au tournant d'une rue, deux chevaux effrayés, ruant dans leurs brancards, firent subitement reculer le véhicule, et arrachèrent un cri d'épouvante à une jeune et jolie blonde qui se trouva brusquement prise entre la charrette et la muraille.

Le léger panier qu'elle portait roula sur le pavé, et

son inquiétude se doubla de la pensée du dommage qu'allait lui causer la négligence du charretier, qui venait de s'éloigner de ses chevaux.

Jeanne comprit vite le danger. D'un bras vigoureux elle repoussa la charrette, soutint la jeune fille, releva lestement le linge qui venait de rouler dans le ruisseau, et elle en remplit le panier.

—Voici, lui dit-elle, je ne dirai pas le malheur réparé, mais votre esprit plus tranquille.

—Tranquille ! fit la jeune fille, je reportais ce linge à une pratique, et le voici dans un bel état. Tout est à recommencer par la faute de ce charretier brutal. Mais cela ne se passera pas ainsi. Je suis une brave citoyenne, vivant de mon travail. Je réclamerai devant l'autorité. Il faudra bien qu'on me paie le dommage. Si je ne cherche querelle à personne, je ne souffre pas davantage qu'on me nuise. Vous témoignerez pour moi !

—Appuyez-vous sur moi, dit Jeanne en lui offrant son bras.

La blanchisseuse accepta l'offre de Jeanne, qui prit le panier.

Le charretier, maugréant, fut maintenu par la

foule qui prenait parti pour les deux jeunes filles, et l'on gagna la prochaine section.

Là, il fallut s'expliquer.

—Voilà, citoyen, dit la blanchisseuse en tirant de sa poche une carte de civisme : Je me nomme Rose-Thé, je demeure dans la rue de la Loi, on me connaît pour ma conduite. Ce garçon a failli m'écraser, et il a renversé dans le ruisseau le linge que je portais à mes pratiques. Voyez dans quel état il se trouve. Je devrai passer la nuit à le laver et à repasser... Du linge blanc comme neige, des gilets de piqué éblouissants, des jabots comme aucune repasseuse n'en plissa jamais... Il faut que j'aie du talent dans ma partie, puisque ce linge appartient au citoyen Robespierre et ces bonnets à Eléonore Duplay... Si vous ne me rendez pas justice, je cours chez l'incorruptible Maximilien, et je lui explique ce qui vient de se passer.

—Combien demandes-tu ? dit l'un des membres de la section que le nom de Robespierre impressionnait.

—Mille livres en assignats, répondit Rose-Thé, et j'y perdrai.

Le charretier jura qu'il ne possédait pas la somme et Rose-Thé exigea qu'on emmenât le délinquant en prison, faute de mieux.

La petite blonde quitta la salle de la section, un peu calmée par l'impression favorable que sa vue et son récit venaient de produire sur les citoyens qui l'avaient vue et écoutée.

—Voulez-vous bien venir chez moi ? dit Rose-Thé à Jeanne.

—Certes, répondit celle-ci.

—Ce n'est pas loin, d'ailleurs... Vous êtes vraiment bien bonne pour moi...

Jeanne et Rose-Thé parlèrent peu durant le trajet. La petite blanchisseuse gagna la maison qu'elle habitait, gravit un escalier sombre et ouvrit la porte d'une chambre meublée avec assez de goût.

—C'est gentil chez moi, n'est-ce pas ? dit Rose-Thé ! Je savonne et je repasse dans les deux autres pièces. Je veux que mes pratiques me trouvent coquettement installée, cela leur donne confiance.

Jeanne s'occupait à tirer du panier le linge maculé.

—Il ne s'agit pas seulement de laver tout cela, reprit Rose-Thé, les rubans de la citoyenne Duplay ne peuvent plus servir, et je ne saurai pas refaire les nœuds de son bonnet.

—Qu'à cela ne tienne, répondit vivement Jeanne, je suis lingère.

—Vous ! cela se trouve joliment bien ! Alors vous consentez à m'aider ? La plupart des ouvrières à qui j'aurais pu demander ce service sont au Champ-de-Mars, où l'on fait je ne sais quelle cérémonie.

—Nous n'en aurons pas pour longtemps, dit Jeanne avec un sourire.

La pauvre fille voyait dans l'accident dont Rose-Thé venait d'être victime un moyen de trouver tout de suite un abri et peut-être une amie.

Avec une bonne grâce charmante et une rapidité tenant du prodige, Jeanne trouva chez Rose-Thé les outils dont elle avait besoin pour son travail. A mesure que la blanchisseuse réparait le désordre de la citoyenne Duplay, fille du menuisier chez qui logeait Robespierre, Jeanne attachait des rubans, chiffonnait des cocardes.

On entendait à la fois dans la petite chambre le bruit mat du fer heurtant la table et le son plus léger des ciseaux de Jeanne.

En même temps que les outils s'agitaient, les jeunes filles jassaient. Rose-Thé, jeune et jolie blonde aux cheveux frisés, avait des yeux gris, riant et doux, une taille ronde, la voix gaie comme celle d'un oiseau, la démarche alerte. Son caractère était aimable et bon. Jamais Rose-Thé n'avait nui à quelqu'un. La Duplay avait été l'amie de sa mère, c'est à ce souvenir qu'elle devait la pratique et la protection de Robespierre.

Elle perdit sa mère avant que celle-ci pût lui apprendre la prière, car on pria encore quand elle vint au monde, et les qualités de l'enfant ne purent se développer faute d'un souffle qui les fit s'épanouir.

—Si vous levez, dit Rose-Thé à Jeanne, nous